SOUS LE SOLEIL NOIR DU NIHILISME TRIOMPHANT

Février 2016
PARIS

SOUS LE SOLEIL NOIR DU NIHILISME TRIOMPHANT

« Quel malheur est celui de l'homme sans cité »
Euripide
A. Camus

Les bonnes nouvelles sont rares, c'est donc par elles qu'il convient de commencer : entre un terrorisme qui mitraille à bas coût et ce qui, depuis longtemps déjà, nous éteint à petit feu, aucune illusion n'est plus tenable.

Il faudrait pourtant continuer de choisir, bras sur le cœur et drapeau national en main. Nulle urgence plus forte à en croire ceux qui nous pressent. Mais, entre deux maux plongeant aux mêmes racines, celles des ténèbres du nihilisme, la question du choix relève simplement d'une fumisterie organisée.

Depuis les attentats de janvier 2015, on avait bien vu en effet ce que masquaient les déclamations solennelles : le renforcement programmé des infamies économiques et des veuleries sécuritaires assurées de leurs bons droits. Même parmi ceux qui demeuraient les défenseurs du rassemblement républicain du 11 janvier, rassemblement ayant soi-disant retrouvé, par sa communion, l'élan de la Fête de la Fédération, on reconnaît désormais volontiers que l'évaporation a été plutôt

rapide. *C'est que le soleil frappe fort ;* et l'esprit fraternel du moment, recouvert par les cendres du vide ordinaire, ressemble plus aujourd'hui à un songe creux qu'aux aiguillons d'un espoir renaissant. Là est sa pauvre vérité.

Tout peut donc continuer comme avant, à cette nuance près que, comme Vigipirate, la surveillance informatique généralisée puis l'instauration de l'état d'urgence en réponse aux massacres du 13 novembre, un niveau supplémentaire vient d'être franchi… dans le néant.

Et le monde, *tel qu'il se surmène,* de poursuivre son errance sous les coups redoublés du mensonge, des dépressions et du cynisme. Par ces temps qui rampent, déserts du sens et de la parole s'étendent, renforçant la puissance de l'impérialisme du vide. Peurs généralisées, impuissance publique et existences résignées des foules occidentales, terreurs politiques et religieuses, exploitations économiques forcenées imposées dans les contrées les plus déshéritées du chaos mondialisé, épuisement des hommes et de la nature en sont les symptômes majeurs. Quant à l'horizon, à ce jour, aucune agitation visible dans la fourmilière…

La France ne fait pas exception dans l'établissement de ce décor de fanges. Et si l'on a pu autrefois justement considérer que la grandeur d'une nation se mesure à la manière dont elle se met à hauteur de ses tragédies, il suffit de voir le chemin parcouru depuis les tueries. L'« étoile » des Lumières, la proverbiale « fille aînée » de l'Église et des révolutions, ne dissimule même plus le fait qu'elle a troqué depuis longtemps sa superbe historique contre les gestions réalistes des normalités financières et économiques, actuellement portées, chez les Gaulois, par un jeune proconsul dont les dents rayent les parquets de Bercy.

Au nihilisme actuel, et à l'instar des cohortes de hauts diplômés biberonnés au suc du cynisme, le Macron de service doit en effet beaucoup, raison pour laquelle ses maîtres et valets le couvent avec les yeux affamés des putains respectueuses. Il possède cette candeur vicieuse qui vous ferait passer n'importe

quelles immondices pour un parangon de vertu. Quelques heures avant les tueries parisiennes du 7 janvier, ne déclarait-il pas qu'il aimerait que *« les jeunes Français aient envie de devenir milliardaires ».* On mesure les rêves du Monsieur. Et on les mesure avec d'autant plus de dégoût lorsqu'on les confronte aux cauchemars assassins des fanatiques de janvier et novembre. Avant, en effet, tout périple dans les maquis terroristes du Proche-Orient, avant de semer la mort sous les oripeaux d'une religion dévorée par les bâtards intransigeants du wahhabisme, qu'étaient, en somme, ces pauvres types ? De purs rejetons égarés du nihilisme marchand. De purs produits du monde globalisé qu'ils combattent. Des largués du sens comme on ne cessera plus d'en compter dans ces contrées exilées au large des zones du business, voire venant de ces centres eux-mêmes. La société *« …dans laquelle ils sont nés, dans laquelle ils ont grandi et ont été éduqués »* est bien la nôtre[1]. Même le mode opératoire de leurs tueries n'a pas les saveurs épicées de l'Orient qu'on veut lui prêter. À maints égards, il ressemble aux carnages de feux qui touchent quotidiennement les États-Unis[2] ou au périple sanglant de Breivik, le croisé en Norvège. Déjà morts au monde occidental, ils ont tué et se sont consumés au nom d'un autre néant, religieux celui-là, c'est-à-dire avec supplément d'âme… Là est la seule différence. Et laissons les imbéciles, chef ministre en tête, déclamer que le parallèle excuse. Il n'excuse rien, il explique.

Monstres d'un monde où le proconsul en poste regrette donc seulement l'absence de quelques jeunes milliardaires afin que les autres, sous le fouet d'un labeur épuisant et dépressif, puissent continuer à s'accrocher aux félicités de l'abondance des pacotilles marchandes. L'idéologue Baverez a été, sur ce point,

---

1 Pour reprendre une des analyses d'un des rares articles ayant su poser le problème. *« Les enfants perdus du nihilisme marchand »,* Anacharsis, *Médiapart*, 15 janvier 2015.

2 « *À la date du 20 novembre, les États-Unis ont été le théâtre de 337 fusillades de masse en 2015, soit plus d'une par jour, selon le site Shootingtracker, qui recense tous les incidents de ce type impliquant au moins quatre victimes, qu'elles aient été tuées ou blessées. » Libération* du 28 novembre 2015.

le plus prompt à répondre aux désirs du carnassier de Bercy. Dans *Le Point*, il laissa ainsi filer sa plume prostituée en suggérant, à la faveur d'un contexte inespéré, de déstocker à moindres coûts les surgelés économiques et sociaux depuis longtemps prêts à l'emploi : *« L'union nationale doit être prolongée pour lutter contre l'islamisme, mais aussi pour mettre en œuvre les réformes économiques et sociales. »* Parmi elles, *« la libéralisation du marché du travail, qui a fait ses preuves partout ailleurs »*[3]. Le poète tranchait juste : *il y a toujours des gens en avance sur leurs excréments*[4]. De fait, les différentes mesures prises par Bercy depuis lors ont balayé de leur morgue les autocélébrations de communion nationale de janvier et de novembre ; grandioses trompe-l'œil en partie destinés à couvrir la bonne conscience des classes moyennes sous le sentiment d'un « nous » ouvert et retrouvé, tolérant, fraternel, héroïque même lorsqu'il s'assoit aux terrasses parisiennes, quand toutefois, sur le plan social, la mise à l'écart brutale depuis des décennies des catégories populaires – mise à l'écart parfois directement policière pour une chemise arrachée ou la séquestration de cadres – se déploie dans le silence pesant d'une acceptation plus ou moins consentie[5].

Pendant ce temps, les suicides explosent en Grèce, Syrie et Irak sont rendus au désert, la Méditerranée dégorge à n'en plus finir des cadavres de naufragés, et sur la masse des réfugiés

---

3 La ficelle, quoique toujours aussi grosse, et précisément en raison de cette énormité comme le relevait l'un de ses meilleurs spécialistes (Goebbels), plaira toujours aux propagandistes. Déjà, après les attentats du 11 septembre, une conseillère du ministre britannique des Transports s'était réjouie dans un courriel interne de la « chance » offerte par Al-Qaïda : *« C'est une très bonne journée pour sortir toutes les mauvaises nouvelles. »*

4 René Char.

5 C'est sur cette contradiction et cette acceptation de la situation sociale par les classes moyennes supérieures que l'ouvrage d'Emmanuel Todd, *« Qui est Charlie ? »,* touche le plus juste. Cela explique aussi la virulence des réactions à son égard. Quant à la disparition spectaculaire des couches populaires de l'espace médiatique et public, les travaux du géographe-sociologue Christophe Guilluy en offrent les meilleures démonstrations.

entrés en Europe, on compte la disparition officielle de dix mille enfants, égarés sans doute dans les filets maffieux du trafic d'organes ou de la prostitution. *Lorsque les larves se multiplient, les ténèbres ont l'air d'aboyer.* Personnalités n'ayant plus de réalité consistante, larves du néant, c'est précisément ce qu'étaient devenus les massacreurs de 2015. Le contenu propre de l'idéologie ou de la religion au nom de laquelle ils ont agi importe peu en effet ; et Roy[6] a raison d'affirmer que les Européens qui rejoignent en ce moment l'E.I. le font avant tout en raison de l'absence, en Occident, d'une camelote convenable sur les marchés décharnés de l'idéologie. Leur conversion à l'islamisme est aussi rapide que superficielle. Tout au plus apporte-t-elle un baume à la culture essentiellement individualiste dans laquelle ont grandi ces individus, culture qui les fascine et les révulse, et qui les place, par cette contradiction même, en rupture totale avec les repères communautaires traditionnels et religieux de leurs aînés. Quelle que soit toutefois la nature de l'explication, tout sectarisme poussé, tout dogmatisme extrême d'origine nationaliste, communiste, raciste, religieux, demeure en mesure de mobiliser l'énergie latente de mort habitant des personnes ravagées par la fusion de pulsions destructrices et autodestructrices. Passant à l'acte, ces mêmes individus épousent alors le cri du bourgeois de Marx dans le *Dix-Huit Brumaire : « Une fin dans l'effroi plutôt qu'un effroi sans fin ». « Vous aimez la vie, nous aimons la mort, c'est pour cela que nous vaincrons »,* était-il affirmé dans la vidéo d'Al-Qaïda revendiquant les attentats de Madrid en 2004. Avant-gardistes de la mort dans un pays où le *« Viva la muerte »* franquiste a eu les conséquences historiques bienfaitrices que l'on connaît. L'exemple américain, à nouveau, montre que l'on peut même se passer désormais de toute justification pour mitrailler à loisir. Là réside la nouveauté du moment, en cette forme d'autisme profond dirigeant des

6 Dans un article au *Monde* publié le 24 novembre 2015. Quant au nihilisme commun aux tueurs fous et au terrorisme islamiste, le meilleur ouvrage sur la question demeure *Le Perdant radical* de Hans Magnus Enzensberger.

actes insensés et abominables n'ayant plus nul besoin d'excuses ou de buts ultimes sublimes. Et, sur cette nouvelle variété d'affirmations existentielles, l'Amérique dispose, à ce jour, d'une longueur d'avance non négligeable. Les conséquences sur la marche du rationalisme occidental en deviennent littéralement angoissantes. Dès lors en effet qu'on n'accorde plus aucune valeur à sa vie propre ni à celle d'autrui, tout calcul devient difficile, et toute la réflexion politique depuis Aristote et Machiavel jusqu'à Tocqueville et Weber est battue en brèche. Dans un monde où se baladent des bombes vivantes, il ne reste qu'une utopie négative : le mythe fondateur de la philosophie de Hobbes, la lutte de tous contre tous. Hasard conjoncturel ? C'est aussi l'idéal mortifère des politiques économiques néolibérales dans le fonctionnement du chaos mondialisé.

Prévenons d'emblée ici le pinaillage des raideurs imbéciles : aller au-delà des justifications djihadistes fournies par les tueurs de rues n'est pas nier les forces politiques effectives des fondamentalismes qui dévorent une partie de l'Islam. Le wahhabisme saoudien, les Frères musulmans, Al-Qaïda ou

Daech, existent bels et bien. Leurs horreurs aussi. Les musulmans du Moyen-Orient et du Maghreb, depuis des décennies, le savent mieux que quiconque, familles décimées et mares de sang à l'appui. Cette puissance va aussi continuer d'opérer des carnages en Occident. Mais laisser croire que le terrorisme islamiste est une alternative crédible au monde moderne capable de submerger l'Occident relève d'une pauvre fable que seuls les États et leurs bureaucraties policières, depuis la chute de l'ogre rouge en 1989, ont intérêt à entretenir à dose plus ou moins forte. L'affirmation sanguinaire de l'islamisme djihadiste n'est pas en effet un retour brutal du religieux sur la scène de la modernité, c'est même tout le contraire. Elle est le signe de sa dissolution progressive sous les effets des Lumières occidentales et du monde marchand, dont le religieux armé subit, avec rancœurs, tous les attraits et tous les dégoûts. Ces fondamentalismes entrent dans l'avenir à reculons, avec tous les dégâts qu'une telle attitude provoque généralement. Là où était le religieux comme centre même de toute la vie – moment d'apogée que l'Occident, pour sa part, a connu durant la période médiévale sous le sceau du christianisme –, autre chose, peu à peu, prend place. L'intention première des islamistes radicaux est de remettre ce même religieux au centre de commandement de toute la vie, raison pour laquelle, et bien qu'inappropriés, les termes de « fascismes » ou de « totalitarismes » fleurissent à leurs égards. Toutefois, comme tout processus historique de dissolution, ce dernier, quoique désespérément lent à hauteur de vie d'homme, est profond et sans retour possible[7].

On aurait toutefois beau jeu d'accorder aux délires des néo-convertis d'une foi devenue folle les seules responsabilités d'un chaos relevant avant tout d'intérêts géostratégiques et économiques. Chaos, dont les États-Unis, après l'intervention armée en Irak, demeurent les tout premiers responsables. L'ignorance américaine habillant les chiites en démocrates nés

7 Sur la dissolution du religieux par les effets de la modernité politique, idéologique et économique, voir tous les travaux de M. Gauchet.

contre des sunnites jugés trop proches de l'ancien régime baasiste et dès lors rejeté en parias, l'affrontement ravivé entre l'Arabie saoudite et l'Iran pour la suprématie religieuse dans la région qui s'ensuivit inévitablement, l'absence totale de visée politique durable pour le pays, le retrait massif des troupes sous le mandat Obama enfin, ont, en effet, offert un espace de jeu parfait pour les fondateurs de l'E.I. Ces derniers, ex-cadres et officiers de l'armée et des services de renseignement de Saddam Hussein, se sont rencontrés dans les prisons américaines de Camp Bucca et d'Abou Ghraib. Doit-on rire ou pleurer lorsque l'on sait que ces éminences grises se moquaient d'Allah comme d'une guigne, laissant au représentant officiel du régime, Al-Baghdadi, le soin de faire danser les fidèles de *l'Oumma* intégriste sur les tréteaux de la duperie au nom de l'Islam éternel ? Haji Bakr, disparu aujourd'hui, et alors stratège en chef de la fondation de l'E.I., était ainsi convaincu *«…que l'on ne peut remporter aucune victoire avec des convictions religieuses, aussi fanatiques soient-elles. En revanche, on pouvait très bien mettre à profit la croyance des autres. »* Cela n'échappa pas à l'émissaire d'Al-Zawahiri, chef d'Al-Qaïda, qui, après une rencontre avec les chefs véritables de l'E.I., dénonça, outré, la présence de *« … fallacieux serpents qui vont trahir le djihad »* [8].

Assad, boucher en chef de la Syrie, autant par vocation que par nécessité, n'a lui, pour ses crimes, nul besoin de la colère d'Allah, quoique les supplétifs de Daech et son allié russe lui laissent, malgré deux cent mille morts au compteur de ses abattoirs guerriers, l'espoir de se refaire une toilette de respectabilité internationale. *« Les politiques erronées adoptées par les pays occidentaux, notamment la France, dans la région ont contribué à l'expansion du terrorisme »,* déclarait-il après les attentats de Paris du 13 novembre, à l'indignation générale. Cynisme sans doute ; mais cynisme qui en dit plus long que n'importe quel discours d'union nationale tenu par les bateleurs hexagonaux actuellement au pouvoir.

8 « *Haji Bakr, le cerveau de l'État islamique : comment l'État islamique a progressé en Syrie* », *Le Monde,* 26 avril 2015.

L'ombre menaçante du néant infini se déploie donc comme rarement. Nous souffrons de nihilisme, c'est un fait, non une simple vue de l'esprit ou une pathologie cancéreuse réservée aux massacreurs islamisés ou autres. Rentrant le soir sous le fardeau de l'humiliation et de l'abrutissement quotidien, *l'animal laborens* de ces jours sordides sent mieux qu'un autre le souffle violent du vide. Lassitude des tempéraments, fatuité dans les têtes, tourbillon de peurs et de haines en découlent...

La noirceur de ce couchant est-elle pour autant la promesse d'une aube nouvelle ? Hormis quelques millénaristes du Limousin, toujours aussi assurés et prophétiques – mais n'est-il pas admis qu'une paresse idéologique confortable se soutient toujours, face à de consternantes évidences, par une forme de cécité volontaire ? –, rien, ni personne, n'est en mesure de l'affirmer. On sait aussi que l'Apocalypse se plaît souvent à refroidir l'exaltation de ses adorateurs, fussent-ils rouges ou verts. Et c'est mieux ainsi… Reste que dans le rapport de force actuel, et si tout demeure toujours ouvert historiquement, nous sommes loin d'avoir l'avantage, bien au contraire. L'une des leçons, par exemple, du retour brutal de la violence historique dans nos sociétés calfeutrées, particulièrement depuis les attentats contre *Charlie-Hebdo*, c'est que lorsque la chanson *Hexagone* devient prétexte à un hymne lénifiant de communion, et qu'aux visages hilares des Enragés de Nanterre devant les CRS se substituent la peur de ceux qui, désormais, aiment et

embrassent la police, *Mai 68 est définitivement enterré.* Cela n'exorcise certes pas l'aspect spectral de l'époque, à savoir que ces amants d'un genre nouveau auront maintenant, vu le déploiement policier et militaire, toute latitude et loisir pour prouver plus encore leur flamme… Mais nous voilà au moins prévenus.

Afin que les dégrisements idéologiques n'aient pas les saveurs de la nausée, il faut s'arranger de cette clairvoyance. Savoir estimer justement ses forces et ses troupes, c'est aussi comprendre que, dans la reprise de l'assaut contre un monde épuisé, les groupes et critiques autoproclamés comme radicaux ne sont pas en mesure de mobiliser, à l'instar de l'individu isolé, les bataillons qu'ils ne possèdent pas, et qu'ils n'ont, d'ailleurs, *jamais possédés* autrement qu'en rêves... Les aventures politiques et critiques ne sont pas pour autant vouées aux gémonies de la vanité. Pour preuve, la prévention d'une telle reprise reste l'obsession majeure des pouvoirs en place. Elle se conçoit, selon eux, au moyen d'une liquidation générale des responsabilités, liquidation qu'ils ont coutume de proposer soit sous le nom d'apaisement, soit sous celui d'union nationale et d'État d'urgence. Nos expériences les plus coûteuses ne devraient ainsi jamais servir à rien, car elles sont toujours interrompues au moment où elles pourraient devenir fécondes. Elles ne pourraient être réellement fécondes, en effet, qu'à l'égard de forces nouvelles, mais avant que celles-ci aient grandi, les énergies un moment disponibles ne se retrouvent déjà plus que sous des formes inférieures et dégradées.

En fardant ainsi leurs putasseries en vérités, les pouvoirs ne font pourtant que conjurer *« le trésor perdu »* des révolutions[9]. Depuis plus de deux siècles, et après sa première tentative historique de mise en bière par Robespierre avec la mise à l'écart des sections populaires et l'épisode de la Terreur, il arrive pourtant à ce dernier d'être retrouvé et redistribué sous les appellations variées de Communes, Conseils, Soviets, Räte, etc. Sous l'apparence du hasard, cette redécouverte opérée par les

9 Selon la très forte expression d'A. Arendt dans *« De la révolution »*.

exclus ordinaires de toute vie publique prend toujours le caractère spontané d'une affirmation démocratique pleine, c'est-à-dire en opposition frontale vis-à-vis de l'État et des partis, quels qu'ils soient. Et cette opposition est d'autant plus vive que ce même État et ces mêmes partis connaissent une profonde crise de légitimité. Au moment où de plus en plus de gens sont rejetés à jamais hors du circuit économique parce que leur exploitation n'est même plus rentable, nous en sommes au point, en Occident, où la perspective de l'État-providence – assurer le bien-être et le bonheur privé du peuple –, se révèle non seulement de moins en moins tenable, mais dévoile sa supercherie première : il ne peut exister de bonheur privé sans bonheur public. Dès lors, se contenter de l'un sans avoir connu l'enrichissement que procure le second, c'est se résigner à l'épaisseur triste et stérile de la vie ordinaire et des affaires personnelles. Et ceux qui s'attachent à soutenir le contraire, à gauche comme à droite, réformistes ou révolutionnaires, libertaires ou écologistes, socialistes ou libéraux, doivent au moins reconnaître qu'ils demeurent sous le charme mortifère du cauchemar saint-simonien, un temps partagé par Marx et Engels et perspective utopique de tout État, d'une vie publique où ne régnerait jamais plus que la simple *« administration des choses »*. Ils partagent aussi la terrible sentence de Saint-Just : *« La liberté du peuple est dans sa vie privée, ne la troublez point. (…) Que le gouvernement (…) ne soit une force que pour protéger cet état de simplicité, contre la force même. »* Rien ne présage aujourd'hui, comme déjà dit plus haut, que ce trésor perdu est, à ce jour, en passe d'être retrouvé. Mais quelle que soit la noirceur politique des temps à venir, rien non plus ne peut démentir la puissance de cette simple vérité, en partie découverte il y a plus de deux mille cinq cents ans dans un pays aujourd'hui écrasé par la rationalité comptable : nul bonheur et liberté complète sans expérience du bonheur public ; et nul bonheur et liberté publique sans participation active de tous aux affaires publiques : δημοκρατία

P. GARRONE